

L'incorporé

Jérémie Salvadéro

La psychanalyse commence avec le corps. Celui de l'hystérique qui excède le savoir médical. L'excède, c'est-à-dire le déborde et l'agace. Se mettant à l'écoute de l'hystérique qui parle, avec sa bouche et sa voix, et non de l'hystérique qui montre, avec son corps et pour le regard, Freud se laisse inventer la psychanalyse. En un point donc, le symbolique prend corps et ainsi, par cette complaisance du corps à devenir un signifiant, le symptôme se fait chair. Pourtant, la structure, ce qui apparaît lorsque se rencontrent langage et corps, est discordance. Discord du corps et du langage dans lequel se loge une faille nommée sujet. La pulsion est le plus vif de ce discord, ce « *dit ce corps* ». Limite du somato-psychique, la pulsion est ce qui du corps n'est plus organisme, du fait du langage, du fait de « l'écho dans le corps du fait qu'il y a un dire¹ ». Elle est ce qui du psychisme n'est pas de la pensée, pas de l'inconscient, mais du « ça » dit Freud, ce que précise Lacan dans son séminaire *La logique du fantasme*. Acéphale, grammaticale, la pulsion est un montage irréel, hors d'un sujet qui, pourtant, est sujet du désir. Pulsion et désir, la *dit ce corps danse, dit de ce corps dense*. Du corps, peut-être n'attrapons-nous que des bouts, des éclats issues de sa dé-densification. Peut-être que seul le fragment peut le dire.

Surgissement de la structure inconsciente

Le corps est une issue et il n'y a pas d'issue au corps, tantôt point de compacité, parfois de stase, tantôt endroit éphémère où la libido s'installe et file ailleurs, le corps est lieu où le sujet se coince, et donc s'attrape, aussi celui où il se réfugie et file entre les doigts. Le symptôme de conversion est exemplaire de ce que la complaisance somatique « procure aux processus psychiques inconscients une issue dans le corporel² ». Ici ce sont les paroles et les fantasmes, parfois les traces d'un trauma, qui trouvent issue à leur poussée – au pousse à dire – dans le symptôme somatique. La parole sera une issue pour ce qui, d'un conflit psychique, s'est écrit

¹ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XXIII (1975), Le sinthome*, Paris, Seuil, 2005, p.17.

² S. Freud, *Cinq psychanalyses*, Paris, Puf, 1954, p.29.

avec et dans le corps. Freud situera la poussée interne de la pulsion comme moteur du travail psychique, dont le travail du rêve est le paradigme. Le sujet a pour responsabilité de donner un destin à la pulsion, ne pouvant l'éliminer, il doit la transformer. L'éthique commence lorsque le sujet ne peut plus se soustraire à ce qui le pousse :

« Une pulsion se distingue donc d'une stimulation en ce qu'elle provient de sources de stimulation à l'intérieur du corps, qu'elle agit comme une force constante et que l'individu ne peut pas se soustraire à elle par la fuite, comme c'est possible pour la stimulation extérieure³. »

Puisqu'un corps ne va jamais seul, puisque le trajet de la pulsion inclut l'Autre, alors l'éthique est une éthique de l'altérité.

Si le langage prend corps, s'il est un corps (celui du symbolique) qui en prend un autre (le corps organique), c'est parce que le langage est marqué par la puissance de l'Autre. L'*infans* rencontre le langage dans l'imposition que lui en fait la parole de l'Autre. Il y a un nœud inaugural entre la voix et le langage, entre le corps et le symbolique, c'est ce nœud qu'actualise la parole. Freud donne à cette opération un nom, celui d'incorporation. Il la lie à la pulsion orale et à l'incorporation du Père tué. Mangeant le cadavre du Père mort, les fils prennent en eux sa puissance. Tel est le langage, un corps mort, vestige et nostalgie d'une puissance perdue ayant appartenu à un autre. Incorporation d'un étranger qui le restera. Le sujet se consolera de pouvoir en parler. Lacan :

« L'incorporation, si c'est cette référence que Freud met en avant, c'est justement en ceci que nul n'est là pour savoir qu'elle se produit ; que l'opacité de cette incorporation est essentielle – et aussi bien dans tout ce mythe qui se sert, qui s'aide de l'articulation repérable ethnologiquement du repas cannibalique – est là tout à fait au point inaugural du surgissement de la structure inconsciente [...] Et si sa référence mythique, ethnographique, nous est donnée dans le fait que ceux qui consomment la victime primordiale, le père démembré, c'est quelque chose qui se désigne sans pouvoir se nommer, ou plus exactement qui ne peut se nommer qu'au niveau de termes voilés comme celui de l'être ; que c'est l'être de l'Autre, l'essence d'une puissance primordiale⁴ qui ici, à être consommée, est assimilée ; que la forme sous laquelle se présente l'être du corps, c'est d'être ce qui se nourrit de ce qui, dans le corps, se présente comme

³ S. Freud, *Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse*, Paris, Folio, p.130.

⁴ « Le dit premier décréte, légifère, aphorise, est oracle. Il confère à l'autre réel son obscure autorité. Prenez seulement un signifiant pour insigne de cette toute-puissance [...] et vous avez le trait unaire qui, de combler la marque invisible que le sujet tient du signifiant, aliène ce sujet dans l'identification première qui forme l'idéal du moi. » Jacques Lacan, « Subversion du sujet et dialectique du désir dans l'inconscient freudien », dans *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p.808.

*le plus insaisissable de l'être, qui nous renvoie toujours à l'essence absente du corps*⁵ ; qui, de cette face de l'existence d'une espèce animale comme bisexuée, en tant que ceci est lié à la mort, nous isole comme, vivant dans le corps, précisément ce qui ne meurt pas ; ce qui fait que le corps, avant d'être ce qui meurt et ce qui passe par les filets de la reproduction sexuée, est quelque chose qui subsiste dans une dévoration fondamentale qui va de l'être à l'être⁶. »

Un signifiant donc, ça se dévore et ça se recrache. Probablement même que cela a un goût.

Insistons encore une fois pour dire le lien essentiel du langage à l'Autre. Dans la parole, le corps (la voix) porte le symbolique (le langage) et la jouissance se trouve nouée à ce symbolique. Lacan aura pu qualifier l'objet *a* d'incorporel, non sans préciser que les éclats du corps sont ce qui peut permettre d'élaborer quelque chose de la face réelle de l'objet dont « il n'y a pas d'idée ». Il n'y a pas d'idée de l'objet *a* sauf à le briser, « auquel cas, ses morceaux sont identifiables corporellement » et forment le « noyau élaborable de la jouissance⁷ ». La jonction entre l'objet *a*, *incorporel*, et le corps, ses morceaux identifiables, semble relever du littoral, du bord, à la fois zone de jonction et point de séparation entre lettre et jouissance, hors-corps et corporel, impossible représentation et identification corporelle. Situé au centre du nœud borroméen, l'objet *a* est séparateur entre la jouissance du corps et la jouissance phallique (hors-corps). Coincé dans le nœud, il a un bord de sens (Symbolique-Imaginaire), un bord avec la Jouissance Autre (Imaginaire-Réel) et un bord avec la jouissance phallique (Symbolique et Réel). L'écriture, par une lettre ou dans la logique, constitue un bord qui le rend maniable, dans la théorie et dans l'écoute.

La liste des objets *a* n'est pas réductible à celle des pulsions, ce que Lacan indique dans le séminaire *Les fondements de la psychanalyse*⁸. Les objets du désir relèvent également de l'objet *a* mais ne sont pas des « éclats de corps » comme le sont les objets de la pulsion. Lacan donne l'exemple d'un désir né de ce que quelque chose a été « défendu », refusé. Lacan aura situé le phonème et le « rien » comme objet *a*. Le temps concerne également l'objet *a*, la question se posant de savoir s'il s'agit, en tant que tel d'un objet – l'objet « temps » – ou si le temps est impliqué dans la logique même de l'objet, par exemple dans la répétition⁹.

⁵ C'est nous qui soulignons.

⁶ J. Lacan, le 3 mars 1965, *Les problèmes cruciaux de la psychanalyse*, inédit.

⁷ J. Lacan, le 9 octobre 1974, « La troisième », dans *La cause Freudienne*, n°79, 2011/3, p.21.

⁸ J. Lacan, Le séminaire, Livre XI (1964), *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, p.270-271.

⁹ J. Lacan, Le séminaire, Livre XVI (1968), *D'un Autre à l'autre*, Paris, Seuil, 2006, p.153.

L'inconscient embraye sur le corps, il y commence son action, son travail et il exerce son pouvoir dessus :

« C'est tout de même du discours que Freud a fait surgir ceci : que ce qui se produisait au niveau du support avait affaire avec ce qui s'articulait du discours. Le support, c'est le corps. Encore faut-il faire attention quand on dit c'est le corps. Ce n'est pas forcément *un* corps. À partir du moment où on part de la jouissance, ça veut dire que le corps n'est pas tout seul, qu'il y en a un autre [...] Le propre de la jouissance c'est que, quand il y a deux corps [...] on ne sait pas, on ne peut pas dire lequel jouit. C'est ce qui fait qu'il peut y avoir dans cette affaire, plusieurs corps de pris et même des séries de corps¹⁰. »

Il faut l'homme à côté, le *Nebenmensch*, pour que le sujet humain puisse avoir un corps. Il faut que celui-ci fasse connaître sa douleur, son cri, pour que le sujet connaisse la sienne propre. Ce complexe du prochain sépare les eaux du corps en deux, d'une part le corps symbolisé, déserté de jouissance, lieu de l'Autre, et, d'autre part, lieu de *das Ding*, corps menace, corps réel.

Douleur et altérités

Un nœud précoce, inaugural, se forme, pour chacun du choc du corps et du savoir (la chaîne signifiante que Lacan écrit S_2). Probablement se fait-il dans l'écho que le cri de l'*infans* trouve, comme par miracle, dans le cri du *Nebenmensch*, l'homme à côté. Quelque chose là se marque, se trace, s'écrit de l'expérience d'un savoir donné par l'Autre. Un Autre entamé, concerné, affecté par la douleur du cri. Un Autre qui se propose à la consolation sans pouvoir résorber jamais la détresse originaire. Un inconsolable en partage, une blessure, une perte dont la langue assurera la commémoration et ordonnera la tension pour le retour. La détresse ici n'est pas ce qui se console. Ne se console que la solitude d'avoir à faire face et à survivre à la détresse et à la perte sans retour. Abordé par Freud dans « L'esquisse d'une psychologie scientifique », le lien entre le cri, la douleur, le bébé et l'être à côté, l'être proche, ouvre un ensemble de questions complexes sur ce que Lacan appellera les confins du corps. La douleur fait énigme. Elle est, pour le Freud de « Métapsychologie », une pseudo-pulsion. Lacan ira plus loin : dans

¹⁰ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XIX (1971), ... Ou pire*, Paris, Seuil, p.225.

une affirmation étonnante et plutôt énigmatique, il dira, dans une conférence donnée à Milan le 3 février 1973¹¹, que c'est une cinquième pulsion :

« Il y a à ajouter ceci – puisque là je viens de vous en donner quatre, de ces pulsions partielles – il y a à ajouter ceci, qu'il y en a une autre, qui *se passe aux frontières de ce par quoi la jouissance c'est quelque chose qui concerne le corps et ses confins. Ça s'appelle : la douleur.* Jouir d'un corps comme tel, c'est quelque chose qui est, semble-t-il bien, la propriété de l'être parlant... il jouit... disons : il joue – parce que je ne vois pas pourquoi je n'utiliserais pas des équivoques qui sont le précieux de ma langue. Vous en trouverez sûrement l'équivalent, mais dans d'autres points, dans l'italien qui est la vôtre. Cette façon de... qui joue entre le joué et le joui, entre les corps, c'est quelque chose aussi qui vient se substituer, fournir le parallèle, l'équivalent, de la pratique de ce qui s'appelle chez le même être... chez l'être parlant, la jouissance sexuelle. »

Le confins alors, serait-il ce qui se passe entre deux corps, le jeu du joui, jeux d'enfants, jeux de mains jeux de vilains, où ce qui commence à la chatouille finit à la flambée à l'essence mais jeu, espace vide où le mouvement est possible et facilité. L'espace vide entre les corps permet le jeu. Serait-ce l'incorporel des stoïciens, le vide, le lieu, le temps ? Nous retrouvons l'objet *a* comme relevant de cet incorporel, à condition qu'il soit vidé de sa substance (pour la voix, c'est le bruit qu'elle fait), qu'il soit le rien de tout objet, effet de la métonymie signifiante. Peut-être que la douleur est le bruit, peut-être même le cri, que fait l'objet quand il est brisé en éclats du corps, quand il passe d'objets dont il n'y a pas idée en noyau élaborable de la jouissance.

Le symptôme peut engager une connexion d'une ou plusieurs pulsions. La douleur vient alors comme composante de toute pulsion. Pensons donc au symptôme anorexique et l'objet de la pulsion orale, à l'encoprésie et la pulsion anale, à l'aphonie et au bégaiement pour la pulsion invocante, à quelques conjonctivites pour la pulsion scopique. Pensons lorsque l'objet est le sein aux jeux érotiques, de nourrissons comme d'amants, de morsures et succions, jouant aux limites, dans la zone frontière, où le plaisir peut virer à la douleur. Pensons aux douleurs de la tétée dont parlent de nombreuses mères, lorsqu'elles la jugent trop longue, lorsque l'enfant semble comme insatiable et trop gourmand. Pensons à l'apprentissage de la propreté, à ce qu'induit la maîtrise des sphincters, comme douleur de retenir. Cette douleur ici, à laquelle

¹¹ J. Lacan, « La psychanalyse dans sa référence au rapport sexuel », Conférence donnée au Musée de la science et de la technique de Milan, le 3 février 1973. Paru dans l'ouvrage bilingue *Lacan in Italia 1953-1978. En Italie Lacan, Milan, La Salamandra, 1978, pp.58-77.*

consent l'enfant, est demandée par l'adulte comme en doublure de la demande de l'objet (de l'urine, des fèces). Ce moment peut faire l'objet d'une fixation symptomatique se déclinant en diarrhées, en constipations. Du côté du regard, la douleur n'entre-t-elle pas en jeu en ceci qu'elle est montrée à l'autre en ses marques sur le corps : cicatrices, scarifications ? Elle semble en jeu chez ces enfants qui chutent ou se font mal lorsque, justement les parents, trop occupés à parler entre eux, ne les regardent pas. La voix pourrait être plus intimement liée à la douleur en son versant de cris, de hurlements, de plaintes, gémissements, d'évocation (ou moment véritable) d'agonies. Excitations et douleurs présentent, produisent, que de l'Autre consiste, persiste dans sa présence, à l'endroit où il pourrait se dérober, à l'endroit où, dans la parole, il est lieu vide, où le symbolique est mutique. À la néantisation, à la virtualisation langagière, la douleur (comme version de l'objet en son lien le plus serré au corps) répond « entre chair et cuir ».

Considérons encore la pratique auprès de nourrissons pour lesquels le corps en entier ne semble que douleur, en attente de localisation, d'identification par un symptôme et ordonnant le rapport à l'Autre (souvent leur mère) dont la pensée peine à border les signes de cette douleur. Mère qui souvent rêve de la mort de son enfant (quand, dans une folie, elle ne tente pas de le tuer), non comme réalisation d'un vœu de mort, mais comme solution supposée pour que cesse la douleur. Pensons aussi à ce qui se dit souvent de douleurs (ne serait-ce que l'angoisse qui se localise dans les ventres et se concrétise dans les diarrhées et les céphalées) apparaissant chez mères et pères lorsque leur enfant est malade (somatiquement ; ponctuellement ou durablement). L'inverse s'entend aussi, chez des enfants comme chez des adultes, lorsque leurs parents sont malades ou vieillissants.

La clinique du dit « lien mère-enfant » dans un hôpital de jour en Seine Saint-Denis plonge l'analyste au cœur du foyer brûlant d'où surgit la structure. Parfois ce foyer, dont la naissance est la métaphore, occasionne la décompensation, névrotique ou psychotique, et ses formes diverses de dépression du post-partum ou de la psychose puerpérale. Parce que l'incorporation concerne le Nom du Père, le surgissement de ce condensateur de jouissance qu'est un nourrisson pour ses parents en appelle à ce Nom du Père. Quand, à cet appel au secours, rien ne répond, il reste le cri. Ce cri dont Lacan parle pour Schreber, ce phénomène qui frappe le sujet :

« Si nous voyons dans ce cri le bord le plus extrême, le plus réduit, de la participation motrice de la bouche à la parole. S'il y a quelque chose par quoi la parole vient se combiner à une

fonction vocale absolument a-signifiante, et qui contient pourtant tous les signifiants possibles, c'est bien ce qui nous fait frissonner dans le hurlement du chien devant la lune¹². »

Le sujet est tendu entre deux pôles, celui du « miracle du hurlement et celui de l'appel au secours, s'y produit une transition où l'on peut y voir les traces du passage du sujet, absorbé dans un lien incontestablement érotisé¹³ ». Le cri du bébé réactualise ce qui en chacun des parents reste du bébé qui crie, reste du hurlement inaugural auquel le langage, via le Nom du Père, a donné destin d'appel et de parole. Pourtant le Nom du Père est structurellement carent, un reste échappe là la « significantisation », c'est l'objet *a*, ici la voix, celle qui porte l'ombre absente du cri qui ne cesse de ne pas sombrer. L'*Hilflosigkeit*, le sans recours, peut sortir des limbes et hanter de nouveau le sujet (père ou mère), et sans la réactualisation, la mobilisation des forces et des traces de la puissance première de ce qui a fait *Nebenmensch* pour lui, il ne pourra s'offrir à cette place pour son bébé. Ici le travail de l'analyste sera de permettre que se dise ce qui n'existe pas en parole, mais seulement dans les écritures de la grammaire des pulsions, de la dialectique des affects et des monuments symptomatiques du corps. La puissance perdue pourra alors peut-être se retrouver ou, parfois, être créée grâce aux forces du transfert ; dans le transfert pourra s'actualiser l'absence de la puissance première et s'ouvrir la possibilité de création de « ce qui a défailli à s'avérer d'abord¹⁴ ».

De la possibilité que l'Autre ne se confonde plus avec *la Chose*, comme c'est le cas dans la psychose, dépendra le lien du sujet à son corps. La séparation et la déprise du désir de l'Autre ne peuvent être confondus avec le *laisser en plan*, l'abandon radical du psychotique. Le *liessen lagen* de Schreber touche directement son corps, c'est de celui-ci dont il est question lorsque l'Autre disparaît :

« Que ce soit au début du délire, où il s'agit de l'imminence d'un viol, d'une menace portée à sa virilité, sur laquelle Freud a mis tout l'accent, ou que ce soit à la fin, quand s'établit une effusion voluptueuse où Dieu est censé trouver satisfaction plus encore que notre sujet, il est question de ceci, qui est le plus atroce, qu'on va *le laisser en plan*¹⁵. »

Que Lacan propose de traduire en *laisser gésir*, donc étendu, couché, immobile, suite à une blessure mortelle, être couché dans la tombe. Le corps est abandonné par la parole, lorsque plus aucune voix ne le trouve, il sombre et peut mourir. Ce pourquoi Schreber, et tant d'autres,

¹² J. Lacan, *Le séminaire, Livre III (1955), Les psychoses*, Paris, Seuil, 1981, p. 223.

¹³ *Ibid*, p. 225.

¹⁴ J. Lacan, « Radiophonie » (1970) dans *Autres Écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 428.

¹⁵ J. Lacan, *Le séminaire, Livre III (1955), Les psychoses*, Paris, Seuil essais, p. 202.

ne peuvent arrêter de penser ou de soliloquer, pour que ne s'interrompe pas le rapport à l'Autre (Dieu pour le président) : lorsque « se produit le retrait de la présence divine, il éclate toutes sortes de phénomènes internes de déchirement, de douleur, diversement intolérables » :

« C'est à ce que Dieu ou l'Autre jouisse de son être passivé, qu'il donne lui-même support, tant qu'il s'emploie à ne jamais en lui laisser fléchir une cogitation articulée, et qu'il suffit qu'il s'abandonne au rien-penser pour que Dieu, cet Autre fait d'un discours infini, se dérobe et que de ce texte déchiré que lui-même devient, s'élève le hurlement qu'il qualifie de miraculé comme pour témoigner que la détresse qu'il trahirait n'a plus avec aucun sujet rien à faire¹⁶. »

Politique, naissance et cruauté

Parler du corps, écrire sur le corps en psychanalyse est immédiatement ouvrir l'espace du politique. Posons l'axiome que, *in fine*, le corps est ce qui est visé par les discours politiques. La réduction des hommes à leur corps quelques instants avant qu'ils ne deviennent cadavres marque le seuil où la puissance devient la toute-puissance, le roi un tyran. La maîtrise, la domination, l'autorité fondent le rapport à un corps dont la jouissance serait à maîtriser. Mais un corps ne va jamais seul, il y a, toujours, des corps. Et la question insiste dans une attente anxieuse actualisée dans la rencontre d'un autre : que peut-il et que veut-il me faire ? L'angoisse surgit lorsqu'un sujet a le sentiment d'être réduit à son corps. Proximité brûlante de la possibilité de la jouissance :

« Jouir, dit Lacan, c'est jouir d'un corps, jouir c'est l'embrasser, c'est l'êtreindre, c'est le mettre en morceaux. En droit, avoir la jouissance de quelque chose c'est justement ça : c'est pouvoir traiter quelque chose comme un corps, c'est-à-dire le démolir¹⁷. »

Les corps sont solidaires des espaces qu'ils occupent, ceux dans lesquels ils s'installent et ceux qu'ils quittent. L'administration des espaces dans l'exercice d'un pouvoir qui détermine qu'un endroit puisse devenir un lieu et que d'autres restent des non-lieux, des endroits de passage et de circulation, est une tâche du politique. L'organisation des déplacements de la population par la délimitation des lieux interdits, sacrés ou prescrits, bannis ou abandonnés, oriente les corps par ce qui fait frontière et littoral, transitions ou murs. Les lieux du plaisir et de la jouissance sont organisés, entre espaces communs (bars, discothèques, restaurants, salles

¹⁶ J. Lacan (1966), « Présentation des mémoires d'un névropathe », dans *Autres Écrits*, Paris, Seuil, 2004, p. 202.

¹⁷ J. Lacan, *Le séminaire, Livre XIX (1971) ... Ou pire*, Paris, Seuil, p. 32.

de concerts) et espaces intimes (chambre à coucher) soit ce que peut y faire un corps ou ne surtout pas y faire. Le surmoi n'est pas sans y intervenir, entre interdit et prescription de jouissance : « tu jouis là et pas ailleurs ! ». Si le surmoi dit « Jouis ! » et si l'on ne jouit que d'un corps, alors le corps est la cible dernière du Surmoi, lui qui a les pieds dans le *ça* et la tête dans la morale.

Le politique commence à la maison, par les parents et avec les enfants. Distinctions et frontières, interdits, murs et portes délimitent, sans qu'on s'en aperçoive, les lieux. Par exemple ceux de la chambre des parents et ceux de la chambre des enfants. Le bureau et le jardin, la cuisine et le salon, bien sûr les toilettes et la salle de bain. Parfois, lorsque la misère prête ses faveurs, les espaces sont confondus. Il y faut le relais de solides fonctions psychiques pour qu'existe ce que ne permet pas l'espace matériel. L'espace domestique est sous haute surveillance, tout y est réglé comme du papier à musique par ce que Lacan appelait les signifiants primordiaux dans son troisième séminaire. Plus tard, cela s'appellera le discours du maître. Pas principalement parce qu'un maître le tient, quoique cela arrive, mais d'abord parce que c'est celui qui écrit la structure du sujet. Il évoquait alors, pour désigner ces signifiants de base, le jour et la nuit. Signifiants au principe du rythme en cycle ordonnant la veille et le repos, la dépense et la récupération. Entendre que ces rythmes sont donnés par la chaîne signifiante permet d'appréhender ce que sont les corps, notamment dans la psychose, lorsque ces signifiants sont refusés. Le désordre dans les corps, leurs excès et leurs épuisements deviennent logiquement appréhendables. Nous proposons ici de mettre en évidence d'autres signifiants primordiaux ordonnant les fonctions du corps. Outre le dedans et le dehors, notons le présent et l'absent, le vivant et le mort, l'animé et l'inanimé, le bon et le mauvais, le visible et l'invisible, l'intact et le cassé, le chaud et le froid, le sale et le propre, etc. Tous délimitent des frontières et des distinctions, mais permettent aussi, dans une pensée, si ce n'est ternaire, au moins de l'entre-deux, de saisir ce qui fait les passages. Par exemple entre chien et loup se dit le crépuscule, l'espace entre deux signifiants du jour et de la nuit, espace et temps de l'endormissement et du réveil, moment du début du rêve ou celui de l'insomnie, événement chaque jour renouvelé que peuvent accompagner les rituels. Le seuil du dedans et du dehors, le neutre entre le bon et le mauvais, le mort-vivant et la seconde mort, le flou et l'indistinct, l'abimé et le tiède, etc. La possibilité même du passage, de la sortie, de l'issue ordonne le rapport du corps à l'espace. Tout dépend de qui a la clé, de qui peut atteindre la porte ou la poignée. Qui gouverne l'ouvert et le fermé ? À l'échelle du petit enfant comme celui d'un pays, la frontière est origine ou fin des libertés.

Isolement, solitude, exclusion, confinement, désignent qu'être réduit à son corps, soit à ce que l'Autre ne s'adresse pas à celui qui a ce corps, mais ne porte intérêt et décrets qu'à ce corps, c'est couper ce corps d'autres corps. L'angoisse, « le sentiment qui surgit de ce soupçon qui nous vient de nous réduire à notre corps¹⁸ ». Réduire l'être parlant à son corps c'est rejeter la prégnance des incorporels. Le regard et la voix sont des petits bouts invisibles et inodores de l'organisme, objets cause du désir. Il serait possible de suppléer à leur absence par divers écrans, divers palliatifs. Certes ce sont des suppléances, pourtant elles ne peuvent s'installer dans la durée comme si elles pouvaient être suffisantes à la vie libidinale. La part du jouir perdu lorsqu'ils s'absentent est d'un prix trop lourd. Le partage d'un repas, l'échange de regards et la vue d'un visage, la parole échangée directement de la bouche à l'oreille portent l'*éros* à nul équivalent. De la même manière qu'on ne déjeune pas ensemble lorsqu'on a mangé en même temps en se regardant en visioconférence, on n'a pas parlé de la même manière au téléphone ou au cabinet de l'analyste. « C'est fou l'effet de joie dans mon corps que ça fait de voir les gens en vrai. On ne s'en rend compte que lorsque on en a été privé » me disait un étudiant après avoir enfin revu ses amis après des semaines de confinement.

Enfonçons encore un peu le clou de l'indissociabilité de toute appréhension du corps aux questions du politique. L'exercice analytique en institution hospitalière à l'endroit où échouent un grand nombre de flux migratoires, m'aura appris à entendre avec d'autant plus de force la remarque de Lacan concernant Joyce¹⁹ :

« Joyce se refuse à ce qu'il se passe quelque chose dans ce que l'histoire des historiens est censée prendre pour objet. Il a raison, l'histoire n'étant rien de plus qu'une fuite, dont ne se racontent que des exodes. Par son exil, il sanctionne le sérieux de son jugement. Ne participent à l'histoire que les déportés : puisque l'homme a un corps, c'est par le corps qu'on l'a. Envers de l'*habeas corpus*. »

Contre cela, l'hystérique, c'est-à-dire l'hystérisation propre à la tâche analysante, peut faire du corps un symptôme et ainsi avoir un corps :

« Le symptôme hystérique, je résume, c'est le symptôme pour LOM d'intéresser au symptôme de l'autre comme tel : ce qui n'exige pas le corps à corps²⁰. »

¹⁸ J. Lacan, « La troisième » (9 octobre 1974), dans *La cause Freudienne*, n° 79, 2011/3, p. 29.

¹⁹ J. Lacan, « Joyce le symptôme » (16 juin 1975), dans *Autres Écrits*, Paris, Seuil, p. 568.

²⁰ *Ibid.*, p. 569.

L'intérêt du symptôme est qu'il protège du corps à corps et fait objection à la réduction au corps, ce pourquoi, aujourd'hui comme autrefois, le médecin est le principal interlocuteur du symptôme hystérique.

Il suffit de mentionner les mots de l'assistance (publique), de la sécurité (sociale), de l'hospitalité de l'hôpital, du secours et du recours pour rappeler que l'institution publique a à voir avec l'Autre auquel le sujet s'adresse. Qu'un sujet s'adresse à lui fait de cet Autre un lieu. Parce que peut s'y loger une parole et donc un corps. Non pas la parole et le corps, mais la parole comme morceau de corps. La voix comme petit bout invisible de l'organisme déposée dans le creux d'une oreille. Aujourd'hui, à quelles conditions un hôpital peut-il rester un lieu et ne pas devenir un non-lieu ? Qu'un hôpital soit un lieu est plus qu'indispensable lorsqu'il s'agit d'accueillir un nœud brûlant fait d'une naissance, d'une folie et d'une cruauté. Il s'agira de parler de ceci qu'un enfant naît et peut dormir dans un hôtel social, que sa mère peut ne pas avoir de légalité en France et aussi avoir à traiter de sa psychose et des traumatismes liés à la guerre et à l'exil.

Le corps, de la mère, du père, du bébé, devient le lieu de ce nœud. Des tableaux sémiologiques de l'autisme peuvent relever de ce qu'il conviendrait d'appeler une mélancolie du nourrisson. Nous concluons sur ce point qui vaut ouverture sur la pensée de la transmission de la vie psychique, là où s'intriquent les petites et grandes histoires. Penchons-nous sur ce nœud fait d'une naissance, d'une cruauté et d'une folie. La naissance est double. Il y a celle d'un organisme et celle du sujet, qui a un corps. Naître est naître au désir, la possibilité même que l'enfant grandisse, apprenne, se développe en dépend. Il n'y a pas d'enfant qui grandit si un désir ne l'y pousse pas, que celui-ci provienne de la demande des parents ou qu'il soit arraché par l'enfant à toute raison, produit de nulle part. Nous avons essayé d'en attraper des fragments, ce sujet et ce corps naissent dans la prise au désir de l'Autre :

« Nous savons bien dans l'analyse l'importance qu'a eue pour un sujet, je veux dire ce qui n'était à ce moment-là encore que rien du tout, la façon dont il a été désiré. Il y a des gens qui vivent sous le coup, et cela leur durera longtemps dans leur vie, sous le coup du fait que l'un des deux parents – je ne précise pas lequel – ne les pas désirés. C'est bien ça, le texte de notre expérience de tous les jours²¹. »

L'absence de désir pour l'enfant peut être liée à une expérience traumatique. Expérience que nous définirons sans développer comme la réaction psychique à un événement historique.

²¹ J. Lacan, « Conférence à Genève sur le symptôme » (4 Octobre 1975), dans *Bloc-Notes de la psychanalyse n°5*, 1985, p.11.

Chaque individu ayant vécu un événement lié à la guerre, à la torture, au viol, au massacre n'y répond pas de la même manière. C'est une banalité importante à rappeler au moment où le paradigme en vigueur est plutôt celui de situer le trauma dans l'événement supposé réel plutôt que sa réception par le psychique. Pourtant quelque chose semble concerner l'événement, celui de toucher ou pas au pacte humain. Il n'est pas identique que la mort de l'autre soit liée à un acte humain ou à un accident naturel.

Nous proposons de nommer « cruauté » la rupture de ce qui fait la Loi des Hommes (interdits du meurtre, du viol, de l'inceste). Nous rencontrons donc des liens entre des parents et des enfants marqués par une absence de désir. Avoir un désir pour l'enfant s'avère impossible du fait d'un dénouement des forces de vie et de mort. La stase d'un parent dans le deuil impossible d'un de ses propres parents, de sa famille en entier, d'un village, d'un idéal, le plonge dans une nostalgie barrant à tout investissement de ce nouvel objet qu'est l'enfant. Celui-ci, branché sur la mort du désir de son parent, semble intérioriser la figure de ce mort et s'y égarer dans le silence de ses pulsions et l'entrave complète de son développement biologique. La traversée du deuil pour le parent pourra libérer l'enfant de cette place et reprendre la marche désirante :

« Même un enfant non désiré peut, au nom de je ne sais quoi qui vient de ses premiers frémissements, être mieux accueilli plus tard. N'empêche que quelque chose gardera la marque de ce que le désir n'existait pas avant une certaine date²². »

Parfois, il ne s'agit pas d'une absence de désir mais comme d'une retenue de celui-ci, une ombre planante sur l'investissement de l'enfant, l'ombre des objets perdus. Ainsi une femme venant d'un pays de l'ex-URSS, mais aussi une autre venant d'un pays d'Afrique, nous disaient qu'elles ne pouvaient pas « aimer totalement » leur fils, car « comment peut-on aimer un enfant si on sait qu'on va nous l'enlever pour l'envoyer à la guerre dans quelques années ? ». Comment aimer un condamné à mort ? C'est aussi ici une manière, pour la mère, de se protéger de la douleur à venir lorsque ce fils sera enlevé. Le fils ici se trouve pris dans la génération des hommes, du grand-père, du père, des oncles et des cousins morts au combat ou en prison. L'ombre de l'objet – l'homme mort – ne s'est pas abattu sur le Moi, il s'est abattu sur le fils. Dans ces deux situations, les filles étaient préservées de cette ombre. Cette ombre de l'homme mort tombant sur l'enfant peut plonger celui-ci, lorsque la parole de personne ne le sépare de cette assignation, dans une stase mélancolique. Le désir d'un bébé qui naît dans un

²² *Ibid.* p.11.

endeulement sans fin. Le travail analytique avec le parent et l'enfant, tantôt ensemble, tantôt séparément, pourra permettre un deuil qui, s'il est proche de la mélancolie psychotique, n'en relève pas. Ainsi, des tableaux sémiologiques d'autisme cèdent et donnent lieu à des reprises de développement de l'organisme. Souvent quelque chose reste de ce qui n'a pu avoir lieu plus tôt.

La folie dont il est question dans ce qui fait nœud avec la naissance et la cruauté est entendue ici au sens large et ne saurait être le privilège des psychoses. Le politique lui-même est fou, hors raison, lorsqu'il ne permet pas à un bébé et sa mère de vivre sous un toit ou d'avoir des papiers donnant accès à des soins ou la possibilité de travailler. Aucune rationalisation ne justifie la folie de cette cruauté. Parfois, ceux qui ont vécu directement dans leur corps, mais aussi ceux qui ont été témoins de tortures, de viol ou d'inceste en gardent, au-delà des rêves traumatiques, des phénomènes que l'on s'attendrait à voir plutôt dans les psychoses, principalement des hallucinations, visuelles ou auditives, parfois kinesthésiques. L'effroi de l'instant du carnage se vit au présent, dans une partie du corps, un éclat hurlant de voix hallucinée, une image d'un bout de corps décharné superposé au paysage actuel. De le vivre en éclat, en fragment, localise le bout de Réel élaborable à un endroit et semble comme protéger le sujet de sa disparition totale. La construction par l'analyse pourra mobiliser le travail psychique pour que se dégèle le deuil impossible ou la marque hallucinée de la cruauté de l'Autre dans le corps. Ces phénomènes hallucinatoires témoignent d'un travail psychique traitant du réel en jeu. Ce travail s'apparente, voire est la forme même de celui du deuil.

Ouvrir

Concluons sur une ouverture, celle qui fait le vide et le jeu entre le corps et la présence. La présence est donnée par le symbolique. Elle est donnée parce que le symbolique est la dimension de l'absence, seul il ouvre à la présence. Le poids d'une présence, l'intensité d'une écoute, le tremblement de la parole adressée sont suspendus sur le défaut possible à l'ici et maintenant du corps du partenaire. C'est le drame et la chance du *parlêtre*. Que l'Autre se dérobe, disparaisse et abandonne, sans retour, c'est la crainte que le président Schreber aura enseignée sur la psychose à l'analyste. La disparition de l'Autre, le suicide de cet Autre dans la mélancolie emporte un corps qui n'est pas au sujet – peut-être que dans la psychose le sujet n'a pas de corps : « Si le corps est ravi, capté et à la merci de l'Autre, alors ce corps disparaît dans l'instant où, de se dérober, l'Autre disparaît. » Dans la psychose, comme pour chacun, l'absence permet la trace et le sujet est celui qui peut l'effacer. La terreur devant le possible d'un *liegen*

lassen, mais aussi la crainte filant la trame du transfert, que, peut-être, dans la psychose, du sujet l'Autre ne garde jamais de trace. C'est désormais l'effroi que le sujet disparaisse et laisse l'Autre en plan. Peut-être que la dissociation du sujet et de son corps témoigne de cela que le premier a laissé le second gésir. Mais la marque et l'empreinte s'effacent-elles ? La trace, le signifiant donc, indique l'absence, le souvenir, la commémoration de la présence d'autrefois. Parler peut-être tendu vers ce perdu, dire réalise la tension vers le perdu, articule le désir dans la *Sehnsucht*. Seule la trace ou son absence garantissent l'intensité libidinale dans la nostalgie, la répétition, la douleur, le désir, la récupération d'un petit bout du jouir là où le grand jouir est perdu, à jamais. C'est le plus de jouir lacanien. Le spectre du corps perdu, celui dont le sujet est séparé du fait de parler, hante un inconscient qui a embrayé sur le corps et passé la seconde ailleurs et au-delà de lui. L'ici et maintenant de la présence de l'Autre, soit son corps pour notre corps, est perdu à jamais. Le corps de l'autre et celui de l'autre qu'on est pour soi est toujours à distance. Parler serait alors avoir perdu le corps à corps. L'hallucination témoigne de cet insupportable, créant ce qui n'est pas, plus réel que vrai.

Peut-être qu'une analyse permet le passage de la tension vers le perdu, la passion de la castration et de la perte, de l'éperdu donc jusqu'à l'appréhension d'un trou qui ne soit plus une perte.